

Non lieu ou la mort blanche

A.-M. Arrial-Duhau

Volume 17, numéro 6 (102), novembre–décembre 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30953ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arrial-Duhau, A.-M. (1975). Non lieu ou la mort blanche. *Liberté*, 17(6), 8–36.

Non lieu

ou la mort blanche

à J.B.

Je ne sais pas comment cette histoire a débuté.

Il est possible que ce soit par ces battements de cœur inexplicables qui se déclenchaient dès qu'elle sonnait à la porte et montait l'escalier menant à la petite salle d'attente. Il y avait un si grand silence dans la maison. Aussi, quand elle entendait les pas de l'homme dans le couloir, son cœur battait-il encore plus précipitamment. Rien ne pouvait l'apaiser. Cet affolement lui était incompréhensible et à cause de cela, elle commença de s'interroger. La violence des palpitations se calmait peu à peu lorsqu'elle osait rompre le silence par quelques phrases anodines. Elle ne disait pas son émoi. Elle s'appliquait au contraire à le dominer, à maîtriser cette agitation physique inopportune pour en venir à parler comme il sied à une personne de bonne éducation après qu'elle eût pris elle-même l'initiative de solliciter des entretiens.

Ce qu'elle venait chercher près de lui n'était rien moins que la vérité sur elle-même, quoi qu'il puisse lui en coûter de cette découverte. Ce n'était donc pas le silence de la maison qui faisait battre son cœur mais l'attente de la parole, de la révélation.

Lorsque son auditeur commença d'émettre quelques remarques, ce fut justement pour lui signifier qu'elle mourait de peur. Mais, chose étrange, elle ne ressentait pas cette émotion. Certes, son corps souffrait, elle sentait ses muscles tendus, le sang affluait à la tête et lui martelait les tempes.

De toute la force de sa volonté, elle ne désirait pourtant

que rester avec lui et revenir puisqu'il fallait bien s'en aller au terme inéluctable de la visite. Elle ne sut pas qu'elle aimait se sentir habitée par la violence mais sut par elle que des événements étranges allaient survenir. La peur n'était pas le mot pour rendre compte de ce qu'elle ressentait d'une manière à la fois si aiguë et si vague. Elle était plutôt comme une bête tapie dans le fourré en proie à la plus extrême vigilance, se faisant feuille parmi les feuilles et pierre parmi les pierres. Elle n'avait tant vécu que pour ces instants, après des errances innombrables, et le danger avait été grand qu'elle eût perdu tout espoir. Elle ne put donc souscrire à la parole de l'homme prononcée un peu plus tard, à savoir qu'elle souhaitait s'enfuir loin de lui et cela depuis la première minute de leur rencontre. Il lui dit encore qu'elle aimait qu'il fût brutal dans ses remarques ce qu'elle ne reconnut pas davantage. Elle n'appréciait que l'intensité de sa voix qui devait être forte pour qu'elle pût l'entendre tant elle avait l'impression d'être éloignée de lui ou plus exactement d'être enfoncée dans un état léthargique.

Elle ne se souvient guère du récit qui se construisait alors. Elle devait raconter de menus incidents survenus dans sa vie quotidienne ou plus sûrement évoquer la grande famille de Saint-Lumine qu'elle n'avait jamais quittée bien qu'elle eût mis, entre elle et le village de son enfance, des milliers de kilomètres. Devant la fenêtre qui lui faisait face, le feuillage de grands érables bruissait d'une rumeur de haute mer. Elle aimait regarder les torsions des branches sous les rafales de vent et il lui arriva de dire combien elle trouvait ces arbres magnifiques. Elle garda secrète l'image de nacelle suspendue dans les branches, qui lui venait lorsque éloignée de la maison, elle l'évoquait dans ses rêveries. Cela lui rappelait la petite et modeste cabane bâtie dans le noyer où elle se réfugiait, enfant, pour y rêver à loisir devant les marais bleus, tandis que les appels de la mère se perdaient dans le feuillage.

Ce ne fut qu'en l'absence de l'homme, cependant, qu'elle commença d'écrire le premier poème.

Autant qu'elle se souvienne, l'atmosphère de la maison où naquirent les événements dont je parle, ne fut pas étran-

gère à leur caractère insolite. Il y faisait plutôt sombre. De l'extérieur, les bruits ne parvenaient qu'assourdis, comme à demi absorbés par la distance. Les objets composant l'ameublement de la pièce où avaient lieu les visites ne changeaient jamais de place. Il lui semblait que personne n'y pénétrait en dehors des visiteurs réguliers, qui ne touchaient à rien, ne laissaient nulle trace de leur passage. Elle avait souvent l'impression qu'une fine poussière s'y déposait jour après jour et qu'il arriverait que l'ombre y ajoutant son poids, la maison s'enfoncerait dans l'obscurité. Quand la journée était particulièrement grise au dehors le seul éclairage était celui, verdâtre et blafard, que donnait la grande baie sur les arbres. Elle pensait souvent que toute la maison évoquait par son silence et sa pénombre, une demeure ancienne visitée par la mort et que les vivants n'y pouvaient parler qu'à voix basse de choses graves et définitives. Bien entendu, elle ne souffrait mot de tout ceci à l'homme. Dans le coin le plus obscur de la pièce, il attendait sans impatience qu'elle continue le récit interrompu.

Trois mois s'écoulèrent. Ce fut le début de l'été. Elle partait bien trop tôt pour le rendez-vous. A quelque distance de la maison, une colline herbeuse surplombait la ville. Elle prit l'habitude d'arrêter la voiture dans la rue voisine et soit qu'elle marchât dans l'herbe couchée par le vent assez constant sur la hauteur, soit qu'elle se tint derrière les vitres closes de la voiture, elle attendait l'heure en regardant courir les nuages ou bien elle comptait les clochers de la ville. Elle n'aurait point voulu qu'il la vît attendre comme une mendicante à la porte d'une église. Elle dominait sa hâte, s'obligeait à respecter toutes les formes de la bienséance. Mais le temps de la visite était toujours trop bref. On ne met pas à nu des plaies vives sans précaution. Les mots s'arrêtaient dans sa gorge, aucun de ceux qu'elle disait ne sonnait juste, il aurait fallu crier, gémir, elle ne pouvait que soupirer d'impuissance. S'il arrivait qu'elle pût se détendre, c'était une chute vertigineuse dans un puits étroit dont il lui fallait remonter, sans ménagement aucun, quand l'heure venait de partir. Elle traversait alors la ville dans un état second, voisin du sommeil, se retrouvait parfois à contre-courant de la

circulation et c'étaient les cris des automobilistes qui la réveillaient. Ou bien il lui arrivait de s'étonner d'être assise devant une tasse de café fumant qu'elle n'avait pas souvenir d'avoir commandée.

La fin de juin approcha. L'avant-dernier jour du mois, en la raccompagnant à la porte, l'homme lui dit qu'il prenait des vacances et qu'il serait absent jusqu'à la fin du mois d'août. Elle fut profondément affectée par cette nouvelle, n'ayant pas imaginé qu'une aussi longue absence puisse briser le rythme de leurs rencontres. Son étonnement s'accrut d'apprendre que le départ était imminent : elle ne pourrait lui rendre qu'une seule visite avant qu'il ne quittât la ville, celle du lendemain.

Elle se souvient de cette heure-là. La pénombre baignait la pièce comme à l'accoutumée. Il faisait une chaleur oppressante qu'elle s'efforçait d'oublier en regardant jouer le soleil à travers les feuilles. Sa pensée dérivait, telle une barque au fil de l'eau...

Il lui vint à deux ou trois reprises des reproches aux lèvres. Pourquoi l'abandonner ainsi ? Pourquoi surtout ne pas l'avoir prévenue de cette longue absence ? Il pensait l'avoir fait, disait-il, il la priait de l'excuser s'il avait commis cet oubli. Elle réserva de s'interroger sur cette question lorsqu'elle serait seule, ne pouvant admettre de sa part une désinvolture aussi surprenante. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'elle eût pu prévoir d'elle-même ces vacances et s'y préparer. C'était comme si la chose avait été inconcevable. Quand elle se rendit compte de cela, ce fut une découverte stupéfiante, parce qu'elle n'avait jamais mis un espoir aussi aveugle dans une présence humaine. D'habitude, elle devançait les instants de la séparation bien avant que n'en soient sensibles les premiers signes. Quelqu'un était là, tout près, dans une clarté intense et déjà son regard se détournait, la forme perdait ses contours, la voix son timbre, le visage se dissolvait parmi les autres, on pouvait la quitter à tout moment, elle s'éloignait plus vite encore.

Dans les jours qui suivirent le départ de l'homme, elle fut hantée par l'oubli, non le sien, mais celui de l'autre. Jus-

que là, elle ne s'était en fait préoccupée que d'elle-même et de sa quête.

Certes, elle s'était demandé qui était l'homme. Elle ne savait de lui avec certitude que son nom, sa qualification professionnelle — celle-ci recommandée par un ami commun — et, bien sûr, l'adresse de la maison où il la recevait. Il habitait cette demeure, elle le savait pour avoir deviné dans l'entrebaillement de la porte fermant le couloir, des chambres donnant sur les jardins tandis que le salon de réception ouvrait sur la façade. Les toiles accrochées aux murs attestaient une prédilection pour la peinture. Des tapis recouvraient le sol, étouffant les bruits.

Elle entendait si peu de vie éveiller le silence qu'elle pensait à lui comme à un homme seul, un peu sauvage, certainement dédaigneux des modes et des mondanités. Elle connaissait maintenant sa voix, grave et sèche à la fois, son pas feutré dans le couloir, sa toux rauque qu'elle associait à l'odeur du cigare flottant dans l'air. Ses gestes d'accueil étaient simples, rituels, dénués de toute emphase. Il était grand et mince. Elle n'eût pu dire si le regard était bienveillant. Elle ne le regardait qu'à la dérobée, et cependant il n'échappait pas à sa vigilance, furtive, intense. Puis, elle l'oubliait presque totalement. Il n'était plus qu'un silence et une voix, et chacun de ses mots s'inscrivait en elle, scellant son discours fragmentaire de marques indélébiles, qu'elle ne pouvait ni écarter ni effacer, quel qu'en fût le plus souvent son désir.

Elle l'avait fait grand-prêtre d'une religion sans dieu, sans autel, sans liturgie, parce que la vérité est nue, et qu'elle n'a besoin d'aucun appareil, qu'il lui faut seulement être dite dans la nudité de la parole.

Pour cela, elle désirait l'intéresser, elle ne sut pas qu'elle désirait aussi l'émuouvoir.

Les choses dont je parle n'étaient pas si claires qu'elle eût pu les dire ainsi que je le tente aujourd'hui avec la plus grande difficulté. Elle aurait assuré, par exemple, que le fil de son récit était maintenu, non par l'intérêt de son interlocuteur, mais par l'extrême nécessité où elle se trouvait de signifier par les mots les plus justes l'inquiétude, le malaise, l'incompréhension profonde que lui créait l'exigence de la

vie. Le choix des termes exigeait une grande attention. De cette rigueur dépendait, lui semblait-il, la chance précieuse entre toutes d'être entendue et comprise. Accordant ainsi tant de prix au langage, en connaissant les pièges pour les avoir maintes fois utilisés, elle ne cessait d'attendre — quelque part en elle, une écoute — qu'il en déjouât les ruses dernières.

Et voilà qu'il l'abandonnait après lui avoir révélé sans douceur qu'une petite fille apeurée pleurait sous le masque de la jeune femme adulte qu'elle s'était imposé, une enfant abandonnée, disait-il, oubliée, perdue. Mais aux petites filles perdues dont il racontait la détresse dans le livre qu'il venait justement d'écrire, ne disait-il pas qu'il leur tiendrait la main dans le noir afin qu'elles apprivoisent la terreur et l'angoisse ? Ne savait-il pas qu'elle n'était venue vers lui que poussée par un désarroi extrême et qu'elle ne l'avait choisi que pour sa compassion et sa profonde tendresse ? En le lisant, elle s'était dit qu'aucun être humain ne l'avait à ce jour autant rejointe, qu'il ne pourrait rien lui arriver de mal si elle allait lui demander secours. Mais il ne lui avait pas tendu la main. Il l'avait reçue avec cordialité et déférence, sans la reconnaître, sans entendre dans son récit l'écho de sa propre tendresse. Oublieux de ses promesses, il s'en allait à son tour, il l'avait oubliée avant même d'être parti.

Avait-elle commis quelque faute ? Ne serait-ce pas elle qui, de quelque manière, aurait suscité l'abandon ? Il lui faudrait trouver une réponse.

L'été fut là. Avec l'allongement des jours, les soirées se firent lentes et pleines de rêveries. Sur la toile de l'absence elle commença d'écrire sans chercher d'où venaient les images. La phrase s'inscrivait en elle, il suffisait de la fixer sur la feuille blanche comme on retient la libellule au bord de l'étang.



Une amie vint de France passer près d'elle quatre longues semaines. De cette présence constante naquit un étouffement singulier qui lui donnait parfois des sueurs froides et l'impression qu'elle pouvait à tout instant glisser dans le vertige. Les nuits furent agitées de cauchemars, la lassitude imprégnait ses moindres gestes. Elle n'avait rien à reprocher à cette amie dont la réserve et la délicatesse étaient sans égales. Non, le malaise venait que trop peu de solitude lui était accordée, trop peu d'espace pour reprendre souffle. Le dialogue l'épuisait, le silence était insupportable. Elle se sentait contrainte, sollicitée pour des motifs bénins, dérangée par des détails de la vie quotidienne qui n'auraient d'elle en temps habituel aucune attention particulière. Comme une dormeuse réveillée à tout instant, elle n'avait qu'une hâte, couler à nouveau dans le sommeil pour y retrouver les songes. Elle n'avait pas de repos. Car lorsque enfin la solitude lui était donnée, il lui fallait retrouver le chemin qui conduisait à l'oubli et refaire à tâtons cette route dangereuse. La clé du départ de l'homme — dans les circonstances où il avait eu lieu — était là, elle devait la trouver avant qu'il ne revint, cela devenait avec les jours de la plus grande importance.

Avant l'arrivée de l'amie, elle avait consacré de longues heures à cette recherche. Il n'était pas de suppositions qu'elle n'eût faites. Dans l'impossibilité où elle se trouvait de les vérifier, elle les retenait toutes et finissait par être plongée dans un inextricable chaos dont elle émergeait avec suffocation. Elle vivait alors des moments de grande agitation, quittant un endroit pour un autre, cherchant un appui autour d'elle, accrochant l'occasion la plus futile de se dérober à l'incompréhensible. Deux pensées lui causèrent un effroi violent et sitôt qu'elles commencèrent de se former en elle, les autres s'évanouirent. Ces pensées étaient contradictoires mais la force qui les accompagnait les imprimait en son esprit comme les traces parallèles des roues de charroi dans la terre meuble.

Il l'avait oubliée, pensa-t-elle, parce qu'elle n'avait su prendre aucune existence à ses yeux. Il confirmait cette impression qui lui était familière de s'opposer aux regards d'autrui qu'une surface transparente avec le sentiment bizarre de n'être pas vue bien qu'elle fût là. Ainsi flânait-elle dans les

rues et les magasins de la ville sans regarder les visages ou, les voyant, sans jamais se sentir reconnue, interrogée par un regard. Cet isolement parfait dans la foule ne la troublait plus. Elle était sensible, par contre, au fait que ses proches, compagnons de travail et relations amicales, oubliaient aussi sa présence. Du moins imposait-elle encore son silence, son écoute, et lorsqu'elle élevait la voix se sentait-elle devenir plus distincte, localisable dans un espace précis. C'était une chose bien étonnante que celle de retenir le contact avec les autres par le jeu de l'écoute et de la parole alors qu'elle se savait affligée d'une surdité assez grave pour qu'une prothèse fût devenue nécessaire et qu'elle avait pass e la plus grande partie de sa vie à se taire obstinément.

Mais peut-être ne l'avait-il quitt e si précipitamment qu'en raison de l'extrême danger que représentait sa demande? Mieux valait-il qu'il ne l'entendit pas? Qu'était donc cette demande? Et elle butait sur l'apparente simplicité de l' nonc e : lui dire la vérité. Il devait s'agir d'une chose dangereuse qui lui échappait totalement. Lui seul l'avait perçue, et pour ne pas la dire, il s'était enfui.

Elle avait cru que l'éloignement réduirait ses pensées à l'état de chimères, la libérant de leur poids et de leur exigeant appel. Il n'en fut rien. Elle le comprit soudain lorsque l'homme au retour des vacances, fut devant elle.

Elle désirait lui faire part, ce jour-là, d'une découverte anodine en apparence mais à laquelle un étonnement inépuisable et une émotion indicible demeuraient attachés quoi qu'elle eût fait pour les atténuer. Cette découverte remontait au voyage qu'elle et son amie avaient fait, le mois pr c dent, aux Etats-Unis, dans une petite station balnéaire du Maine. Sa déception avait été vive de découvrir une mer froide, hostile, d'un bleu métallique. Ce n'était pas là la mer, où, enfant elle courait se jeter dans un éclaboussement d'écume. Mais surtout, elle découvrit que de ce côté-ci de l'Atlantique le soleil se levait sur la mer alors qu'il s'y couchait dans sa mémoire. Elle avait vu, sur cette plage étrangère, la mer devenir noire presque d'un seul coup à l'heure du crépuscule et le soleil disparaître sans éclat derrière de maigres touffes de genêts, comme un prince dépossédé de sa gloire.

C'était de cette inversion, fondamentale et tragique à ses yeux — car elle avait cru à un certain ordre irréversible — qu'elle voulut entretenir, dès le premier jour, son auditeur. Mais sitôt qu'elle eût dit son désir de voir la mer pendant son absence, il l'interrompit :

— « Vous désiriez me retrouver. »

Le choc fut d'une violence inouïe. L'intrusion brutale de sa présence, alors qu'elle ne l'avait pas encore reconnu, fit une brèche dans ce qu'elle avait de plus inviolé et de tout à fait inconnu d'elle. Par cette faille déferla, cette fois impétueuse et absolue, la pensée dominante qu'elle avait contenue pendant de longues semaines, y incluant du même coup l'alternative : il ne l'avait fuie que pour oublier son existence. Parce qu'elle ne reconnaissait pas en elle le sentiment dont faisait état la remarque de l'homme, elle ne pouvait que le lui attribuer. Ce qu'elle entendit fut qu'il désirait, lui, la retrouver.

Il fallait donc continuer avec cette absence entre eux, cette enclave que n'absorberaient ni le silence, ni les paroles.

Elle ne revint jamais sur l'expérience étrange qu'elle avait vécue devant la mer ou ce fut d'une manière sybilline et telle qu'elle resta sans partage. Elle lui donna — inexplicablement — la certitude de sa puissance. C'était là, en elle. Elle savait maintenant qu'il existait un au-delà des formes visibles que certains ne pouvaient ni voir ni entendre et auquel, dans des circonstances privilégiées, elle avait accès ; des espaces interdits allaient s'ouvrir à son exploration où l'homme ne pourrait — ou ne voudrait — la rejoindre. Peut-être même la croirait-il à ses côtés., ignorant ses désertions et tranquillement assuré de la voir se plier aux règles habituelles, bien que particulières, de leurs rencontres.

D'ailleurs, elle ne manquait pas d'être ponctuelle aux rendez-vous. La vie quotidienne lui était devenue de plus en plus pesante et difficile. Pour le voir plus souvent — sa présence silencieuse lui faisait l'effet d'une drogue — elle avait accepté un travail supplémentaire qui la surchargerait, exigeant l'absorption de connaissances indigestes et parfaitement inutiles. Elle veillait tard, les nuits furent trop brèves. Le travail et les visites alimentaient un état de fièvre latente

qui ne trouvait d'apaisement qu'en de rares moments de détente. Il lui arriva un soir de se considérer avec inquiétude dans un miroir pour s'assurer d'être intacte, entière. Elle se sentait vivre comme hors d'elle, à la périphérie d'un centre tournoyant dans le vide et doué d'une sorte d'accélération progressive. Elle était sujette à de fréquents oublis, à des erreurs, à des emballements aussi éphémères que dérisoires. Vivant au bord d'un gouffre, elle n'en mesurait pas la proximité, elle chassait le vertige, elle résistait à la force attractive du tourbillon et s'imposait le calme. Sa voix gardait une douceur égale, ses gestes leur réserve habituelle. Son excitation n'était qu'intérieure et n'était sensible que dans cette écoute exagérément attentive de tout ce qui se disait autour d'elle ; la plus banale des conversations n'était-elle pas un message, une réponse à ses appels ? Mais personne n'entendait sa détresse.

Bientôt elle ne fit plus la différence entre la veille et le sommeil. Les mondes perdaient leurs frontières. Elle rêvait d'enfants morts, de maisons délabrées, de plages désertes. Et elle était cette enfant morte, sa maison était vide, le soleil sans chaleur. Elle avait froid. Des tremblements incoercibles la prenaient maintenant lorsqu'elle évoquait son village natal d'où s'enfuyaient les images heureuses à croire que tous ses souvenirs n'avaient été que des rêves. Elle avait froid comme alors, quand l'hiver et la guerre — mais disait l'homme, c'était la désolation d'une enfance sans amour — étendaient sur les jours un voile de grisaille et de misère. Elle retrouvait cet épouvantable sentiment de marasme et d'ennui qui était le goût amer des jours anciens.

Plus elle descendait en elle, plus le vide s'agrandissait et plus le tourbillon l'aspirait vers un abîme sans fond. Elle fit un rêve qu'elle crut prémonitoire. On lui avait demandé de défricher un terrain aride et rocailleux au pied d'une falaise abrupte que surmontaient des immeubles habités. Petit insecte minuscule, elle grattait courageusement la terre inculte. Soudain, comme si ces humbles gestes avaient déguisé une force redoutable, la falaise s'ébranla et les constructions, vacillant sur leur base, se disloquèrent dans le même mouvement. Le bruit de la catastrophe fut terrifiant.

Elle ferma les yeux, se boucha les oreilles. Quand elle osa les rouvrir, il ne restait que ruines fumantes et poussières. La déflagration avait soufflé toute vie humaine, toute trace de vie animale et végétale. Il ne restait qu'un pan de mur et pendu à une poutre transversale, un homme. Sidérée mais intacte, elle regardait.

* * *

L'homme écoutait ses récits sans témoigner la plus légère impatience.

Il ne bougeait pas, ne parlait guère. Elle était tendue, sur le qui-vive. Tout pouvait arriver. Un oiseau, un jour, vint se jeter contre la vitre de la fenêtre, lui faisant une peur incroyable. Mais elle retint son cri, comme elle retenait toute allusion à ce danger latent que représentait leur rencontre.

Elle avait commencé de lui raconter la fascination qu'exerçait sur elle un jeu d'enfant, celui des bulles de savon... L'écoutait-il ? Elle ne savait ce qu'il entendait. Elle ne voulait plus se laisser distraire par son silence, s'arrêter pour déchiffrer son langage quand de temps à autre il glissait un commentaire. Elle espérait seulement qu'il la suivrait, veillant dans l'ombre, attendant qu'elle revint vers lui avec sa moisson d'images et les mots pour les raconter. Elle ne pouvait s'échapper que dans la mesure où il restait là, solide, sa présence était dans le chaos le seul repère stable, sa maison l'unique abri et les jours de visites les ancrs où elle amarrait la nacelle fragile de son existence.

Elle travaillait de plus en plus fiévreusement. Elle s'était mise à étudier la théorie des systèmes qui impose une définition précise des limites du convenable et multiplie à l'infini les arrangements internes des relations du possible. Elle naviguait dans les abstractions obscures qui devaient tout expliquer et qui compliquaient tout. Pourquoi les seuls amis fidèles qu'elle avait jamais eus, les livres, tous les livres se taisaient-ils ? Elle relisait les poètes, elle se les récitait comme on se chante une complainte pour endormir la souffrance, elle écrivait par brusques impulsions et rien jamais n'était

dit qui fut ce qu'elle cherchait, ce qu'elle avait tellement besoin d'entendre. A l'homme, elle ne savait pas dire davantage ce qui la tourmentait, les mots rebondissaient comme des balles creuses, les images fuyaient insaisissables, troublées comme se troublent les reflets du ciel et des arbres dans l'eau quand la main se tend pour les y saisir. Elle écoutait avec une application extrême ce qui se disait autour d'elle et cette langue maternelle qu'elle aimait au point de ne pouvoir en supporter sans douleur les plus légères incorrections, cette langue lui devenait étrangère, imperméable. Elle n'entendait le plus souvent qu'un bruit confus de voix auquel se mêlait le bourdonnement incessant du sang battant les tempes. Et quand il lui arrivait de distinguer clairement les articulations des mots et des phrases, c'était le sens qui se perdait, comme absorbé par la forme sonore. Le moindre bruit l'irritait et peu à peu l'envahissait ce sentiment d'absurdité si total, si profond qu'elle s'étonnait de ce que les autres ne le partagent pas et poursuivent comme des insectes aveugles leur stérile turbulence...

Elle continuait pourtant à espérer, à attendre elle ne savait quoi. Elle ne cessait plus de trembler sous l'effet de la fièvre bien qu'elle eût mortellement froid. Immobile, à la même place, sans jamais se départir de son calme, sans presque rompre le silence, l'homme écoutait. Elle suivait des yeux les lentes volutes de la fumée de son cigare et elle pensait que sa vie se dissipait ainsi, impalpable et vaine.

* * *

Certaines exigences dictées par le travail qu'elle assumait depuis de nombreuses années et qu'elle ne renonçait pas à améliorer — malgré la confusion où elle était plongée, mais peut-être son insistance l'aggravait-elle? — lui firent décider de travailler avec B... cet ami qui avait facilité leur rencontre et qui avait gardé depuis ce temps-là, la plus grande réserve sur l'issue de sa démarche. Ils ne parlaient jamais de l'homme ensemble, elle ne se confiait pas plus à lui qu'à quiconque. Simplement, ils échangeaient des idées et son expérience lui était profitable. Il accepta de la ren-

contrer régulièrement et de l'aider mais il n'était disponible qu'à une heure avancée de la soirée, ils pourraient donc profiter du confort et du calme de la maison endormie. Quand elle voulut s'y rendre la première fois, ce fut pour se perdre dans un quartier inconnu, trompée par une erreur dans l'adresse qu'il lui avait donnée. Elle erra longtemps, incapable de reconnaître dans des rues peu éclairées une maison parmi les autres, quêtant auprès d'étrangers des renseignements qu'ils étaient dans l'impossibilité de lui donner. Quand elle eut enfin trouvé la maison, l'ami ne l'attendait plus. Elle mentionna ses difficultés d'orientation et l'erreur commise par lui dans la dictée du numéro de la résidence. Il s'excusa de l'avoir involontairement déroutée et ne fit plus mention de l'incident au cours de la soirée.

A ses inquiétudes précédentes s'ajouta alors celle de comprendre pourquoi cet ami, à son tour, l'invitait et se dérobaît dans le même temps. Qu'avait-elle donc qui éloignât les autres malgré le désir qu'ils disaient avoir de l'accueillir ? Pourquoi signifier le refus par la fuite ou la dérobade courtoise ? Elle ne faisait pas autre chose que de demander ce qu'ils accordaient volontiers, par amitié ou profession, elle n'exigeait pas davantage, elle ne s'imposait ni par la force ni par la persuasion. Les choses lui devenaient de plus en plus étranges, des fils invisibles reliaient entre eux des événements que d'autres qu'elle, moins enclins à déchirer les masques, eussent trouvés anodins, sans signification particulière. Le hasard n'existait pas, ce n'était qu'un mot pour camoufler l'ignorance. Elle s'était juré de découvrir la vérité et de repousser le plus loin possible les limites de son propre aveuglement. Elle n'en était que plus sensible à celui des autres.

Qui était-elle ? Cette question tout à coup fut cruciale. Il fallait commencer l'exploration par elle et lui donner réponse. Elle évoqua des images, dans son impuissance à définir ce curieux sentiment d'exister sans vivre, sans s'éprouver réelle, tangible. Elle parlait d'un prisme qui aurait eu de multiples facettes, analogue à la bulle de savon par sa capacité à réfléchir la lumière, à renvoyer vers leur source mais infléchies les vibrations. Le prisme en avait aussi la fragilité, il n'y fallait point toucher, sa surface chatoyante n'avait du

diamant qu'un faux éclat et il se morcellerait sous la plus tendre des caresses, au souffle le plus léger. Elle évoquait le mystère des sources naissant au coeur des cavernes souterraines, émergeant à l'air libre dans un silence d'avant le monde vivant... L'eau alimentait ses rêveries et ses rêves nocturnes, tantôt pluies diluviennes et catastrophiques, tantôt linceul de neige ou nappes de glace. Les enfants se noyaient dans des lacs sans fond, la mer se refermait sur leur désir d'infinie liberté. Elle n'aurait su dire où commençait la vie rêvée, où finissait la vie réelle. Le soir, allongée dans la demi-obscurité de la chambre, elle reprenait inlassablement le même chemin : celui du village de Saint-Lumine à travers les boquetaux de noisetiers et d'aubépines. Là, elle remonte lentement la rue principale bordée de maisons adossées les unes aux autres comme des vieilles se soutiennent pour résister au poids des ans. Ces maisons détiennent des secrets, il lui faut y entrer, retrouver les noms de ceux qu'elle abritent et qui l'ont connue tout enfant ; elle rassemble les familles dispersées, elle reconstruit les maisons détruites, efface les intruses, les plus récentes. La petite école retrouve son préau de bois, son sol de terre battue, ses latrines au toit de tuiles rondes, aux portes disjointes et vermoulues. De l'autre côté du mur qui ferme la cour, elle entend le meuglement des vaches dans l'écurie de la ferme et le crissement des essieux d'une charrette. Les choses reprennent leur place séculaire. Avec cet ordre ancien, la paix lui est rendue et le sommeil la touche comme une main tendre.

Un après-midi de novembre, un orage éclata soudain pendant qu'elle parlait et, elle s'en souvient, alors qu'elle posait sa main sur le mur comme le naufragé s'accroche à l'épave du navire. Par la fenêtre ouverte, le bruissement des arbres convulsés confondit sa rumeur avec les roulements assourdis du tonnerre. Le ciel fut noir, la chambre plongée dans un crépuscule opaque. En un instant la tempête fut en elle, la traversa, y déchaîna des forces incontrôlables. Elle se mit à pleurer à gros sanglots, avec des hoquets, perdant le souffle. Son corps tendu comme un arc tremblait violemment. Pour ne plus voir la zébrure étincelante de la foudre,

elle posa un bras sur ses yeux et elle fut dans le même instant cette enfant qui se bouchait les yeux et les oreilles, se faisant aussi réduite que possible au fond du lit, sous les taillis, dans les plus petits coins d'une chambre parce qu'elle pensait que les bombes qui écrasaient les villages alentour ne pourraient l'atteindre si elle ne voyait ni leur sillage dans le ciel, ni l'incendie qui éclaboussait l'horizon, si elle n'entendait pas les déflagrations et ne sentait pas la terre trembler sous ses pieds. Comme alors, elle pleurait et suppliait dans ses larmes qu'une main rassurante vînt en se posant sur elle, l'éloigner du danger. Elle pleurait tant qu'elle ne vit pas l'homme se lever et traverser la pièce pour fermer la fenêtre. Elle l'entendit, elle le sentit près d'elle. Il lui tendait un mouchoir de papier pour essuyer ses larmes, sans un mot, mais si calme, si tranquille. Sa frayeur tomba d'un seul coup mais son corps fut plus long à se détendre. Elle ne pouvait remuer le bras et la main droite, celle-ci était crispée sur le vide comme les serres d'un oiseau de proie. Elle dit qu'elle avait peur de ne plus pouvoir l'utiliser pour écrire. D'un ton paisible, l'homme lui affirma qu'il n'en serait rien et sa voix agit sur elle immédiatement, tant elle était assurée. En quelques minutes elle eut repris pleine possession d'elle-même. Lorsqu'elle eut quitté la maison, elle se prit à penser à l'attitude imperturbable de l'homme. S'il ne craignait ni les orages, ni les tempêtes, si le désarroi des enfants n'ébranlait pas sa quiétude, s'il savait en toute circonstance apaiser leur angoisse, quel était donc ce danger devant lequel il avait fui, la chose était certaine, elle ne pouvait remettre cela en question. A bien réfléchir, il ne pouvait avoir peur que lorsque la menace était mortelle et le désastre imminent, faisant de la fuite la seule arme courageuse... Elle en était de plus en plus assurée.

Plusieurs jours s'écoulèrent. Elle n'en garde qu'un souvenir confus, sans doute se débattait-elle dans la confusion même. Un soir, alors qu'elle tentait de démêler l'écheveau embrouillé de ses idées, l'homme, abandonnant sa réserve habituelle mais non son laconisme, lui dit : « qu'elle était folle, folle de lui ». Que disait-elle donc ? Brutalement, un fil s'était rompu dans son récit. Elle se souvint tout à coup

— mais à aucun moment cette pensée ne l'avait vraiment quittée — que sa réponse à l'énigme de l'abandon avait été de le croire amoureux d'elle et que son départ précipité avait signifié le refus catégorique de cette inclination.

A peine avait-elle formulé — était-ce même une formulation ou l'éclair de la foudre ? — cette idée insupportable qu'elle disparut. Un grand vide s'était fait dans son esprit, les pensées, les images, les mots avaient cessé de tourbillonner, son sang de marteler ses tempes, son corps ne tremblait plus, toute vie s'était retirée avec son tumulte, ses courants, son élan. Un mot, un seul mot avait arrêté une machine lancée à toute vitesse. Et dans le silence impressionnant qui s'était fait, le mot revint, seul, détaché, brutal. Il était vide de sens maintenant. Il jaillissait, rebondissait comme une balle creuse et dure et le choc éveillait des échos douloureux aux oreilles ; le son se morcelait, il volait en éclats blessants comme des silex, de tous les côtés à la fois. Folle.

Tout avait été dit. Il n'y avait rien à ajouter, rien à entendre encore. Le mot de la fin.

Elle devait revenir la semaine suivante. Ce soir-là, avant de partir, elle salua l'homme d'un signe de tête. Elle descendit l'escalier, trouva la nuit dehors et le vent de novembre. Comme elle serait sortie d'un cauchemar, elle s'étonnait de voir que la rue était calme, les maisons debout ; hors d'elle le temps coulait, inéluctable.

Il lui était juste possible de penser qu'elle devait aller travailler, puis qu'elle rentrerait à la maison pour y dormir, qu'ainsi le temps passerait et que, oui, bien sûr, elle serait au rendez-vous le lundi suivant.

Mais elle ne revint pas. Le vendredi, un appel téléphonique lui fut transmis, l'homme prévenait qu'il serait absent durant trois semaines à la suite d'une mauvaise bronchite résistant aux antibiotiques. « Je suis désolé », disait-il en raccrochant. Elle ne pensa rien immédiatement. Le même silence glacial l'avait à nouveau recouvert, s'insinuant jusque dans ses os. Elle reprit le travail interrompu et ne quitta le bureau qu'à l'heure habituelle. Le lendemain, elle s'éveilla dans un état de grande fièvre. Ce qu'elle avait à faire de plus urgent était d'écrire, il fallait absolument que le torrent de

mots libéré par le sommeil s'écoule sur une feuille, qu'elle n'en perde pas un seul, que chaque idée trouve son expression juste et s'enchaîne à la suivante. Du matin au milieu de l'après-midi, elle noircit feuille sur feuille de sa petite écriture impatientée par la lenteur de sa main. Ni la faim, ni la soif, ni la fatigue ne vinrent la troubler. Son texte s'étalait comme un fleuve qui a rompu ses digues. Elle avait retrouvé une pensée claire dont la cohérence et la vivacité l'émerveillaient. Un état jubilatoire la gagnait peu à peu, provoqué par le sentiment d'avoir enfin saisi le fil conducteur déroulé depuis sa naissance à travers les aléas de son histoire et de ses rencontres. Un formidable sentiment de puissance l'accompagnait, associé à une sensation de légèreté corporelle particulièrement bienfaisante après ces longs mois d'oppression. A la condition qu'elle ne perdit pas ce fil-talisman, elle pourrait tout comprendre, non seulement ce qui la concernait mais au-delà de sa propre histoire, celle des autres, de l'humanité, des civilisations. A peine un doute léger l'effleurait-il sur la soudaineté de ce changement. Elle était simplement passée de l'ombre à la lumière, de la confusion à l'ordre. Ce qui la préoccupait était seulement ce rythme affolant d'idées nouvelles, cette précipitation exaltée qu'elle pouvait à peine maîtriser. Il lui faudrait aller plus doucement, ne dire à personne l'étonnante découverte, car elle savait que les mystères s'effarouchent devant les approches intempestives.

Le lundi qui suivit, elle retourna au bureau et reçut un accueil où ne perçait nul étonnement. On ne la voyait pas plus distincte, elle ne retenait pas plus qu'auparavant le regard. Personne ne soupçonnait donc son excitation intérieure qui, ne rencontrant aucun obstacle, se déploya et l'envahit.

Ce fut bientôt l'heure habituelle du rendez-vous. Un temps mort. Ne pouvant, malgré ses efforts, ni l'occuper ni le dépasser, son agitation se transforma très vite en panique. Elle composa rapidement le numéro téléphonique de l'homme et attendit. Une voix impersonnelle prit le message. Elle attendit toute la soirée et toute la journée du lendemain un rappel qui ne vint pas. Elle avait dépassé les limites de la

fatigue et du sommeil lorsqu'elle se mit en route le mardi soir, pour la séance de travail fixée avec B... l'ami. La nuit était depuis longtemps tombée sur la ville. Elle conduisait sa voiture comme une automate bien réglée. En esprit, elle était à mille lieues de là, tout entière absorbée par un désir nostalgique de retrouver dans la maison d'enfance la bouche brûlante du four à pain dans l'odeur de la farine chaude, elle rêvait des matins ensoleillés sur les marais blancs de gel, elle aurait aimé sentir le goût fade des macres, ces châtaignes d'eau qu'elle allait cueillir justement en cette saison de fin d'automne sur le lac gonflé de toutes les pluies d'équinoxe. Comme le village était loin et grand son désir d'y retourner ! Non, sa mère ne l'avait pas délaissée, elle l'accueillerait dans la vieille maison... et si elle ne pouvait la garder parce qu'elle était malade peut-être, ou distraite, du moins les champs, les bois, les jardins et toutes les pierres du village la reconnaîtraient.

Des phares de voiture l'éblouirent. Elle reprit soudain contact avec ce qui l'entourait, chercha des repères connus et ne vit qu'un long ruban d'asphalte qui fuyait devant elle. Où menait cette route, quelle était cette direction ? Un panneau phosphorescent lui indiqua la voie à suivre pour atteindre l'aéroport des longs courriers vers l'Europe.

Revenir, il fallait revenir. Ce n'était point le moment de se laisser aller, on l'attendait en ville. Elle eut quelque mal à sortir de l'autoroute et ne trouva qu'avec la plus grande difficulté la maison de l'ami où elle arriva, cette fois encore, bien après l'heure du rendez-vous. Il ne lui fut fait aucun reproche. Dans un silence égal à celui de l'homme, B... l'invitait aux confidences. Le salon où ils s'étaient retirés pour travailler lui parut brillamment éclairé après sa longue errance dans la nuit. Il était l'image de cette illumination soudaine qui l'avait saisie quelques jours auparavant. Elle se laissa pénétrer de cette brusque luminosité et parla à B... de son émerveillement mais en termes si voilés — de crainte d'en trop dire — qu'elle ne sut pas s'il la suivait jusqu'à ce qu'il lui demande d'un ton très calme — et l'indifférence ou l'incompréhension n'étaient pas exempts de ce calme — quels étaient ses projets. Elle se souvient de lui avoir répondu gaiement.

ment : « parler à tous ceux qui voudront m'entendre » ce qui lui semblait alors le seul projet concevable.

Quand elle se leva pour prendre congé, un vertige la fit vaciller. Elle chancelait en le suivant dans le couloir et n'atteignit le seuil de la porte qu'en mesurant soigneusement ses pas. Il lui souhaita le bonsoir et se retira. De passer si soudainement de la lumière à l'obscurité, de la tiédeur d'une maison au froid glacial d'une nuit de novembre fut comme une sorte de choc qui l'étourdit plus encore que toute la fatigue n'avait pu le faire. Il lui semblait que quelque chose n'allait pas comme il devait. Ah ! le rêve, oui elle avait rêvé — il y avait quelques nuits de cela — que B... ayant pris la place de l'homme avait tenté en vain de la consoler d'une perte irréparable. Il la voyait malade et voulait la soigner. Mais pas plus que ce soir, il n'avait trouvé cette nuit-là les mots et les gestes qui eussent apaisé son chagrin. D'où venait que cette amitié fut si impersonnelle ?

Il n'y avait plus personne dans les rues, le vent balayait les dernières feuilles mortes. L'hiver était là, elle le sentait jusque dans ses os et dans le moindre signe extérieur.

Le lendemain matin, elle dut se rendre à la première heure dans un hôpital de la ville assister à un cours avec quelques jeunes étudiants. Elle ne saurait dire comment elle parvint à s'y rendre tant sa lassitude était grande. La petite salle de conférence lui fit l'effet d'un étouffoir. Elle dut en sortir deux ou trois fois, le malaise croissant à chaque tentative d'y demeurer. A la fin, elle ne savait plus du tout ce qu'elle était venue faire à cet endroit. Arpentant les longs corridors encore déserts, montant et descendant les étages, elle s'égara totalement et ne put retrouver la salle de cours. Et la question angoissante se posait de savoir ce qu'elle était venue chercher. Soudain, ce fut clair. Il lui fallait absolument trouver cet homme dont on lui avait dit que la femme venait de mourir d'une crise cardiaque, laissant deux très jeunes enfants orphelins. La mort d'une mère était une chose inacceptable, elle le lui dirait... Mais elle oublia l'homme et les enfants la minute suivante. Sur un panneau d'affichage, elle lisait que le professeur X... serait à l'université de la ville dans quelques jours. Elle eut alors la certitude que les

signes se multipliaient pour l'avenir d'un changement extraordinaire qu'elle seule pouvait discerner bien qu'elle n'eût encore aucune idée de sa nature ni de l'endroit où il aurait lieu. C'est à peine si elle imaginait qu'il pût la concerner directement. Elle se sentait avant tout l'instrument que des forces invisibles auraient choisi pour recevoir et déchiffrer les messages prémonitoires. Le temps n'était pas encore venu de les transmettre.

Elle était toujours perdue dans les couloirs qui s'animaient peu à peu d'allées et venues. Avec une familiarité enfantine, elle demanda à la femme qui manoeuvrait les ascenseurs de la déposer au rez-de-chaussée pour qu'elle pût sortir de ce labyrinthe. Une gratitude infinie lui emplit les yeux de larmes lorsque l'inconnue, quittant le tabouret sur lequel elle était assise, lui offrit de s'y reposer tandis qu'elle la remettrait — son sourire était plein d'indulgence — dans la bonne direction. Elle se promet de ne plus rien demander à quiconque ne serait aussi simple que cette vieille femme. C'était, sans nul doute, une envoyée de sa grand-mère, placée là à dessein pour la protéger. Un flot d'images anciennes la submergea tout à coup : au milieu de ses larmes, elle cherche à les déchiffrer, elle n'est plus qu'un prénom dans une lignée un mot dans un texte dont le commencement s'est irrémédiablement perdu.

La voiture glisse sur un nuage, très loin au-dessous coule le flot rapide de la circulation, le sentiment de danger a disparu. La mort a le visage familier de sa grand-mère. Puisque tous les signes disent l'approche d'un dénouement — mais de quelle histoire ? — elle apportera la réponse définitive aux énigmes. « Il ne faut pas, dit la mère, lutter contre la fatalité, mais s'y soumettre, parce que le livre du destin est écrit de toute éternité et que celui qui veut en modifier le texte est un insensé. »

* * *

Le repas de midi a rassemblé ses camarades de travail autour de la table. Une odeur d'agneau rôti flotte dans la

salle à manger quand elle entre et prend place parmi eux. Cette odeur est un signe... ils s'accumulent, ils sont de plus en plus nombreux, impossible de les analyser, elle les enregistre c'est tout. Déjà son attention est requise ailleurs. Elle est frappée par la répétition du nombre « 3 » dans la disposition des couverts sur la nappe, attention au double de 7, c'est un chiffre dangereux... le cercle se referme, tournoie, l'entraîne... Elle entreprend d'expliquer la théorie des chiffres magiques à sa voisine dont l'attention, de toute évidence, est ennuyée et distraite. Qui parle de miroir ? Elle essaie à nouveau de s'accrocher au sens de la conversation, il se dérobe, elle tourne et retourne le mot « inversion » comme elle manipulerait une clé rouillée trouvée dans un désert, quel objet étrange !... Elle rit, elle se sent légère et exaltée, qu'importe si personne n'écoute et ne voit ce qu'elle voit et entend, elle ne veut pas convaincre, elle ne tient même pas à partager ses secrets, il lui faudrait crier si fort, tant les autres sont loin, et elle n'a pas le moindre courage.

La salle à manger s'était vidée peu à peu. Les reliefs du repas laissés sur la table créaient le plus grand désordre. A nouveau l'angoisse lui serra le coeur. C'était l'heure du rendez-vous et il n'y avait personne vers qui aller. Elle se sentit attirée vers le dehors, la rue, la rivière. Avant de sortir elle demanda si aucun appel téléphonique ne lui avait été adressé. Non, elle n'entendrait pas sa voix, ni aujourd'hui ni demain, la porte de sa maison était bien close cette fois-ci, il l'avait bel et bien abandonnée et tous avec lui qui ne la voyaient ni ne l'entendaient se débattre dans le cauchemar de l'absence. Son euphorie passagère qui avait permis les efforts de la matinée l'avait quittée. Elle se sentait affreusement fatiguée, absolument désintéressée de tout. Le soleil timide de cet après-midi de fin d'automne n'en était que plus triste. Rien n'avait plus d'importance désormais, les découvertes, les idées géniales, les images brillantes, les certitudes, tout s'évaporait, se dissolvait et le vide effaçait les lettres de tous les livres, les mots de toutes les paroles...

Elle prit sa voiture et se laissa conduire doucement, comme endormie. Ses gestes étaient devenus de plus en plus lents, elle n'entendait les bruits qu'à travers une épaisse couche

de nuages dont la masse floconneuse lui brouillait la vue. Tournant au hasard dans les rues, à droite, à gauche, elle ne quittait pas les abords de la rivière. Très vaguement, comme on se souvient d'une image rêvée, elle cherchait à retrouver la maison d'un ami qui avait habité — ou travaillé ? — dans les environs. Mais la fatigue devenait écrasante, le brouillard si dense qu'elle n'y voyait plus rien. Dormir, si seulement elle pouvait dormir ! Elle s'arrêta, passa une main lasse sur ses yeux brûlants. Non, elle ne peut laisser le sommeil l'emporter, il faut sortir de là, respirer, sentir la vie battre autour d'elle.

Elle descendit de voiture et se mit à marcher lentement sur la berge du fleuve. Le terrain était presque impraticable, l'eau avait gelé dans les trous les moins profonds, elle stagnait dans les fondrières parmi les détritiques et les morceaux de branches mortes et de bois pourris. Trébuchant dans les crevasses, elle allait vers ce grondement sourd de l'eau battant les rives, c'était le seul bruit perceptible, comme un appel... Comme elle se sentait lasse ! était-ce possible, elle n'atteindrait jamais le bord de la rivière...

Sans raison, ou parce qu'elle n'en pouvait plus et que cette marche aussi était parfaitement absurde, elle revint sur ses pas. Un homme la dévisageait, les bras chargés de bouteilles de lait. Sous son regard, elle se sentit coupable d'elle ne savait quelle faute. Pour lui échapper, elle se glissa dans la voiture, bloqua la portière à clé. Elle ferma les yeux, oublia le regard de l'homme et s'abandonna à la tiédeur du soleil. Elle fit en elle un silence de tombe, aucune image, aucun appel, aucun souvenir, le temps s'allongea, immobile.

Quand elle sortit de sa torpeur, elle avait à nouveau très froid, sa fatigue était à peine moins lourde. Elle reprit la route, sortit des allées résidentielles toujours aussi vides d'animation pour suivre le boulevard qui la conduirait vers sa maison. Le retour lui parut une épreuve insurmontable, ses muscles ne répondaient plus aux ordres, les distances s'amenuisaient ou s'agrandissaient démesurément et tantôt il lui semblait frôler les arbres bordant le boulevard, tantôt ceux-ci disparaissaient dans la brume lui donnant l'illusion de pouvoir s'élançer dans l'espace. Elle ne sentait plus la pression

de ses mains pourtant crispées sur le volant, une houle incessante soulevait la ligne d'horizon lui donnant la nausée, vite, vite, elle voulait rentrer à la maison, c'était la seule pensée qui gouvernait encore son esprit.

Soudain, son mari fut là, sur les marches d'un immeuble qu'elle reconnut. Son dernier geste fut de lever la main gauche, tandis que de la main droite, elle serrait le frein jusqu'à l'épuisement de ses dernières forces.

On la porta, presque inconsciente, dans une petite pièce. On l'étendit sur un lit. Elle était comme une poupée de son, inerte et lourde mais suffisamment éveillée pour percevoir l'agitation des autres, pour les prévenir de sa fatigue et de sa terreur, elle pleurait, elle suppliait qu'on lui tînt la main, qu'on ne la laissât pas seule un instant et surtout, surtout qu'on n'aille point déranger l'homme — de qui parlait-elle ? — parce qu'il était souffrant et qu'il ne voulait pas répondre... Elle comprit qu'on l'emmenait, roulée dans une couverture grossière. Quand elle ne sentit plus la main de son mari dans la sienne, elle perdit tout à fait conscience.

* * *

Des ombres furtives passent l'écran de ses paupières, des chuchotements, des bruits métalliques deviennent perceptibles par intermittence. Elle ouvre les yeux et se voit couchée en chien de fusil dans un lit à barreaux blancs. Une toile tendue bouge à sa droite, devant c'est noir. Refermant les yeux, elle écoute battre son cœur, son souffle est si ténu qu'il lui semble s'éteindre. Elle sait qu'elle va mourir, elle n'a plus d'angoisse, sa tranquillité est absolue... Des cloches sonnent trois coups. Dernier signal.

Quelqu'un lui parle, elle discerne dans le ton une gronderie affectueuse qui dit qu'elle ne fait rien pour les aider. C'est bien la parole la plus vraie qu'elle ait entendue depuis longtemps, cela la réveille, lui donne envie de bouger. Elle est étonnée de sentir ses membres obéir. Elle ouvre les yeux et voit dans un miroir gesticuler des ombres noires, la terreur fond sur elle, la fait hurler. Dans ses cris, elle demande qu'on voile toutes les glaces et elle pleure d'impuissance parce

qu'on ne comprend pas d'où vient cette frayeur subite. Elle est toute recroquevillée au fond du lit, elle cherche le trou le plus profond, l'obscurité la plus dense. Le silence et l'immobilité lui apportent l'apaisement.

Elle s'éveilla au balancement du lit qu'on roulait dans une autre chambre, se rendormit, s'éveilla à nouveau. La présence la plus silencieuse la dérangeait, remuait dans son cerveau des ondes douloureuses. Avant d'ouvrir les yeux, elle devait écarter des lianes filandreuses, une spirale mobile tournoyait qu'il lui fallait saisir pour revenir à la surface. A chaque remontée, l'ascension était plus longue et plus pénible. La spirale, comme un filament opalescent glissait d'entre ses doigts et son tournoiement lui donnait le vertige. Elle ne reconnaissait pas les visages de ceux qui se penchaient sur elle. Quand une main douce se posait sur son front mouillé de sueur, elle la pressait avidement contre ses lèvres. Puis la chambre devenait claire, les lits blancs alignés reposaient les yeux, tout était si calme, si simple...

Il vint un homme qui l'interrogea sur ce qui s'était passé. Elle avait retrouvé suffisamment de contrôle et de conscience pour comprendre ce qu'il désirait savoir. Non, il ne s'était rien passé, du surmenage, le repos lui ferait du bien, ces choses-là sont banales, disait-elle. Mais l'effort l'eut vite épuisée de regarder la main écrire les réponses sur un petit carnet et de chercher à deviner ce que l'homme en pensait. Quand il sortit, elle eut l'impression d'avoir perdu une chance unique de n'être plus aussi désespérément seule. En pleurant, elle faisait le tour de la chambre, posait la joue sur les murs frais et lisses, elle parlait à travers ses larmes et ce qu'elle disait était incohérent. On la ramenait à son lit, on la bordait comme une enfant et la nuit à nouveau s'étendait sur elle.

Vers le soir on lui apporta un dîner léger. Assise sur le bord du lit, elle se sentait maintenant très calme et d'une lucidité impitoyable. Une crise de folie, voilà ce qui s'était passé, elle le savait sans lui donner d'autre nom ; on s'éloigne des fous, ils font peur et l'homme le savait bien. Déjà, sa préoccupation avait changé d'objet, où était son mari ? Elle voulait rentrer à la maison. Il vint la chercher après qu'elle

se fût lavé le visage et brossé les cheveux. Dans le miroir re-devenu inoffensif, elle vit un visage aux traits tirés, gris de fatigue mais le regard était clair et totalement inexpressif. Dans les couloirs, ils ne croisèrent personne. D'un pas assuré, elle descendit les marches de l'immeuble et monta en voiture.

Il y eut une longue conversation qui n'avait d'autre but que celui d'habiter le silence et l'attente. Le téléphone sonna alors que son mari lui proposait de se retirer pour la nuit.

C'était lui. Elle le reconnut avant d'entendre sa voix, à une certaine qualité d'écoute peut-être. Quelqu'un l'avait averti bien qu'elle eût expressément demandé qu'on ne le dérangeât point. Il parlait, que disait-il ? Et elle qu'avait-elle à lui dire ? Rien. Oui, une question essentielle. Était-elle vraiment responsable de quelque manière que ce fût de la maladie qui l'affligeait ? N'avait-elle pas contribué à miner ses forces, n'avait-elle pas épuisé sa patience ? Qu'il réponde.

Elle attendit. Le silence à l'autre bout du fil tendu tel un câble au-dessus du vide de l'arène, se prolongeait. Elle attendait et toute sa vie était suspendue à la parole qui dirait l'ultime vérité. Temps et espace furent abolis, l'histoire avait commencé de s'écrire dans un non-lieu intemporel.

« Non, dit-il enfin, non, entre vous et ma maladie, il n'y a aucun lien. »

Il le redit, aucun lien. Les dés étaient jetés. Il n'y avait entre eux d'autre relation que l'absence. Si le danger qu'elle avait cru représenter était pure illusion, s'il ne la fuyait pas dans ces absences renouvelées, c'est que son existence ne pesait réellement d'aucun poids nulle part, elle ne laissait pas plus de trace que n'en laisse un nuage dans le ciel. Il avait été la dernière forme de l'espoir, il était la confirmation d'un échec définitif.

De quels tourments fut agité son sommeil cette nuit-là ? Quelles images cauchemardesques vinrent embrumer ses rêves et l'égarer si profondément ? Nul, pas même elle et moins elle que quiconque ne peut le dire. Tout au plus garde-t-elle une vision confuse du réveil, au petit matin. Elle est allée chercher des rubans multicolores qui sont éparpillés sur les draps, elle les apparie selon de savantes combinaisons de couleurs, les secoue devant les yeux de son mari qui doit com-

prendre qu'elle détient la clé d'une alchimie secrète. Mais lui ne l'écoute pas, il dit de se reposer, de dormir encore un peu. Docile, elle ferme les yeux, les rubans disparaissent, le soleil s'éteint, la nuit la recouvre à nouveau et l'emplit de silence.

Un silence qui a duré huit jours et huit nuits, une absence que nul ne soupçonna avant qu'elle ne la dise. Elle était là, pour ceux qui l'entouraient, animée, pleine d'esprit quand elle racontait avec gaieté des souvenirs d'enfance et la petite fille espiègle dévoilait les jeux secrets, les taquineries démenties, les chagrins cachés. Elle était prise d'une faim dévorante qui surprenait beaucoup parce qu'on lui connaissait habituellement un appétit d'oiseau. On riait autour de la table avant de l'envoyer se reposer comme une petite fille qui doit garder la chambre parce qu'elle a trop joué et que le temps est venu d'attendre la bienfaisante réparation du sommeil. Elle remerciait du soin qu'on avait d'elle, des attentions dites par ces fleurs — des chrysanthèmes — posées un peu partout, langage du deuil dans le livre ouvert de son enfance.

L'homme avait consenti à la recevoir, elle hésitait, elle ne désirait plus tellement lui parler, il faisait si froid dehors, mais au téléphone il avait dit qu'il l'attendait, oui, et il l'avait reçue, elle lui avait parlé mais de quoi ? et quand ?

Son corps se mouvait dans l'espace connu, obéissait aux lois naturelles, sa mémoire déroulait la chaîne des souvenirs mais qui parlait en son nom puisqu'elle n'avait aucune conscience de la réalité présente, puisque là où elle dérivait dans le silence il n'y avait ni durée, ni espace ? Alors même que tous la voyaient enfin, elle était hors d'atteinte, à des distances incommensurables, dans un temps sans mémoire.

Quand elle s'éveilla de cette « mort blanche », il était trois heures du matin, le mercredi suivant. La semaine n'avait duré qu'une nuit de quelques heures. Elle se retrouvait seule au milieu des autres, endormis et ignorants, aussi glacée, aussi désespérée que la veille lorsqu'elle avait quitté la chambre claire où la voix d'un inconnu, un instant, avait ébranlé sa solitude. Une autre voix avait refermé le cercle et clos l'enceinte autour de son silence.

Elle fit le tour de la maison, silencieuse comme une ombre. Dehors, la neige tourbillonnait dans le faisceau lumineux des réverbères. Les toits étaient blancs, les pelouses et les rues se fondaient dans la même opacité laiteuse. Elle frissonna. Dehors, dedans, ici, là-bas l'hiver redoutable avait commencé. Elle ne pensait à rien. Oui, à dormir et à prolonger la saison de l'oubli dans un no man's land inaccessible à la souffrance, dans l'eden indicible de l'absence.

* * *

Pendant que je rédigeais cette histoire avec une maladresse que je demande au lecteur de pardonner, j'ai fait une nuit ce rêve étrange : Dans une grande salle évoquant la salle d'étude d'un lycée — plus précisément celle où j'ai étudié mes cours universitaires de philosophie — je suis assise à l'extrémité droite d'une table près de la baie vitrée par où le ciel entre de plain-pied. A ma gauche, des étudiants occupent toute la longueur de la table. Devant et derrière, d'autres tables et des étudiants. J'écris. Il y a des feuilles devant moi. Une rumeur confuse me parvient que je n'analyse pas jusqu'à ce que je reconnaisse un dialogue ou un récitatif de film. Je l'écoute un peu plus attentivement, le texte s'impose devrais-je dire, et je comprends qu'il s'agit d'un film d'horreur à la manière de Hitchcock. Une phrase parvient à se frayer une voie directe à ma conscience et la terreur me glace. J'élève une voix timide mais distincte dans ce qui est malgré le bourdonnement de la salle, le silence, et je prie qu'on arrête cette émission sonore dont je n'ai aucune image visuelle. Le son de ma propre voix me surprend, je la reconnais à peine, comme je ne reconnais pas cette audace qui me fait parler. C'est une autre que moi, et moi cependant, qui parle. Il y a un moment de confusion et je perds le souvenir de ce qui se passe. Quand je reprends contact avec l'environnement, je me sens très agitée, mon coeur bat violemment. Dans ma bouche se forme une sorte de matière compacte, gluante qui s'accroît à chaque respiration et chaque fois que je veux avaler ma salive. Je dois l'arracher avec la main pour ne pas étouffer. Entre mes doigts, elle a la tex-

ture ferme et élastique et la couleur grise d'un mortier ou d'un mastic.

Quand je réussis à la décoller d'entre mes dents, en râclant la langue et le palais avec les ongles tant elle adhère aux muqueuses, je la jette à terre, redoutant l'explosion...

Autour de moi, des femmes — je sais qu'elles sont infirmières — me regardent avec froideur et impatience. Elles semblent dire : « Voilà qu'elle recommence ». Je me sens extrêmement énervée, surexcitée. Les infirmières m'isolent de la grande pièce et me font coucher dans un lit à l'extérieur, dans un long couloir latéral. Allongée, je les regarde et m'assoupis. Un peu plus tard, je vais et viens au milieu d'un groupe clairsemé de personnes — des femmes à l'allure misérable — je ne peux m'arrêter de marcher, l'excitation qui me pousse à ces allées et venues ne diminue pas, je parle à l'un à l'autre avec une exaltation mal contenue et n'écoute pas ce qui m'est dit, je n'écoute pas davantage ce qui se dit autour de moi, et toujours la pâte infecte se forme dans ma bouche à chaque émission d'air. Je ne puis ni respirer ni avaler. Je fais des efforts inouïs pour qu'elle ne se reforme pas, inutilement. Elle m'empêche d'ailleurs de parler distinctement, quelquefois je veux crier, et le cri s'étouffe dans ma gorge obstruée. Je sais que cette matière explosive est le produit de ma fièvre et des médicaments absorbés pour la réduire. Dans mes pérégrinations, je croise le Dr V... à qui je demande de m'ôter ce ciment de la bouche. Il passe près de moi, fait semblant de ne pas me reconnaître, son visage froid est sévère, il semble profondément insulté et humilié par mon état.

Peu à peu me vient l'idée de prévenir aussi le Dr B..., idée qui fait lentement et péniblement son chemin dans ma tête puis qui s'impose. Je suis alors près d'un meuble bibliothèque en bois brut couvert de poussière et de bibelots disparates dont une sorte de petit animal grossièrement sculpté. Je le fais tomber maladroitement. En le remplaçant sur l'étagère je lui donne une petite tape amicale sur le museau. Je remarque alors que les yeux de l'animal — une grenouille-écureuil — semblent vivants et me suivent. Je prends un livre pour y trouver le numéro de téléphone du Dr B... C'est un

vieux recueil délabré avec la couverture déchirée. Je m'aperçois en le feuilletant qu'il s'agit d'un dictionnaire, je ris, je trouve mon erreur fort drôle, pleine d'humour.

Adossée au mur et me faisant face, une jeune femme en robe blanche me regarde sans sourire, elle est comme figée, hiératique. Je lui raconte ma bévue, elle ne rit pas, pas un muscle de son visage ne bouge, c'est l'image d'un destin tragique. Elle semble ne pas m'entendre, pourtant elle me regarde et ses yeux me disent quelque chose comme une condamnation sans appel. En tremblant, je cherche encore l'annuaire de téléphone mais je ne sais plus ce que je fais, c'est devenu inutile, impossible. J'essaie de rire, mais le regard de la jeune femme me paralyse et mon angoisse est si violente que je me réveille le coeur affolé, avec le très net sentiment que je n'ai pas rêvé et que cette histoire m'est réellement arrivée. Mais quand ? Hier, demain ?

(Juin 1975)

A.-M. ARRIAL-DUHAU